

LA CARTE COMME SUBSTITUT AU VOYAGE

par Nathalie Bouloux

Université François Rabelais-Tours-CESR
nathalie.bouloux@univ-tours.fr

Dans ses Institutions, Cassiodore invite les moines de Vivarium, qui ont fait vœu de stabilité, à une peregrinatio in stabilitate. À l'aide d'une carte, ils pourront parcourir par l'esprit et en sécurité tout l'espace du monde. Cette dialectique du voyage immobile énoncée au début du VI^e siècle est reprise par plusieurs auteurs jusqu'au XVI^e siècle, et même au-delà. D'abord répandu dans les milieux monastiques où la carte sert de support à la méditation, ce lieu commun se diffuse dans des milieux laïcs à la fin du Moyen Âge. Dans tous les cas, il manifeste combien les cartes étaient tenues pour des représentations fiables de la réalité, susceptibles d'être des moyens opératoires de connaissance du monde et d'apprentissage de la géographie, et par là de se substituer aux voyages.

In his Institutiones, Cassiodore asks the Vivarium monks, who have taken a vow of stability, to practice a "peregrinatio in stabilitate". With the help of a map they will be able to travel safely all over the world without moving, thanks to their mind's eyes. This dialectic of motionless travel expressed at the beginning of the 6th century is taken up again by several authors until the 16th century and even later. Firstly spread in the monastic circles where the map is used as a medium for meditation, it also spreads in the secular circles at the end of the Middle Ages. In any case, it reveals how faithful representations of the reality maps were taken for, representations that lead to the knowledge of the world and the learning of geography, and therefore can replace the actual travel.

Au VI^e siècle, Cassiodore mentionne l'utilité de la géographie pour les moines et leur recommande de lire des ouvrages géographiques et dans un second temps de consulter la carte de Denys et la *Géographie* de Ptolémée grâce auxquelles ils pourront « parcourir en esprit les espaces que d'autres n'ont embrassés que par de pénibles pérégrinations » (Cassiodore, 1937, p. 66 ; Gautier Dalché, 2009, p. 64-65²). Au XVI^e siècle, dans son *Dialogue entre un soldat et un chartreux*, Érasme fait dire au chartreux qui vante les mérites de la condition monastique : « Je m'imagine que le monde entier est ici. Cette carte me représente tout le monde et je la parcours en esprit plus agréablement et plus sûrement que celui qui s'est rendu vers les îles récemment découvertes » (Érasme, 1972, p. 315, l. 44-46¹), tandis que cinquante ans plus tard, Nicolas de Nicolay (1517-1583), valet de chambre et géographe du roi, exprime une idée similaire dans la lettre dédicatoire adressée à Catherine de Médicis où il lui offre sa *Description générale du pays et du duché de Berry* : « la M. du Roy et la Vostre se pourront vanter d'avoir un trésor inappréciable dans leur cabinet, par lequel (sans voyager plus loing) quand vostre plaisir sera, ou la nécessité le requerra, pourrez facilement, et sans grande despense, voir à l'œil et toucher au doigt en particulier et en général toute l'estendue,

grandeur, force et estat de tout le royaume. » (*Description générale du pays et duché de Berry et diocèse de Bourges*, 1883, p. 2-3)

Il serait facile de penser tout d'abord que nous sommes face à un lieu commun, une banalité, un ornement purement littéraire commode, que l'on use et répète par facilité, sans lui donner toujours un réel sens. Mais ce « lieu commun » s'appuie sur des procédés scolaires, des pratiques intellectuelles, et des activités spirituelles concrètes qu'il convient de considérer en détail. Je commencerai pour cela par interroger les rapports dialectiques entre la carte et le voyage avant d'examiner la carte comme support d'une *peregrinatio in stabilitate*, topique du monde monastique, qui se transpose à la fin du Moyen Âge dans le monde laïc. Je finirai en montrant que le voyage par l'esprit traduit le rôle de la carte dans des techniques de visualisation associées à des pratiques savantes.

Rapport dialectique de la carte et du voyage

Dans le prologue de la *Descriptio mappe mundi*, Hugues de Saint-Victor exprime l'idée que l'expérience directe,

1 « Deinde Penacem Dionisii discite breviter comprehensum, ut quod auribus in supradicto libro percipitis, paene oculis intuentibus videre possitis. Tum si vos notitiæ nobilis cura flammaverit, habetis Ptolomei codicem, qui sic omnia loca evidenter expressit, ut eum cunctarum regionum paene incolam fuisse iudicetis, eoque fiat ut uno loco positi, sicut monachos decet, animo percurratis quod aliquorum peregrinatio plurimo labore collegit », Cassiodore, 1937 : *Cosmographos legendos a monachis*.

2 « Imaginor hic totum esse mundum. Haec tabula mihi totum terrarum orbem repraesentat, quem ego cogitatione iucundius simul et tutius perambulo quam is qui navigavit ad novas insulas. »

par le moyen du voyage, constitue la seule possibilité de voir le monde dans sa réalité sensible (Hugues de Saint-Victor, 1988, Prologue, l. 2-7, p. 133³).

La carte offre « à ceux qui désirent connaître ce qu'ils ignorent, les images des choses, puisqu'il est impossible de présenter les choses elles-mêmes. Tous ne peuvent parcourir le cercle de l'Océan pour voir la situation des îles, tous ne sont pas à même de se rendre jusqu'en des contrées lointaines pour en considérer la position, les caractéristiques et les parties » (Sicard, 1991, p. 73). La carte, en tant qu'image des *res*, est bien un substitut à la réalité, et par là au voyage, en tant que mode de connaissance opératoire du monde.

Le voyage a ses limites : il n'est pas possible pour tous et il ne permet pas d'aller partout, à quoi s'ajoute son caractère pénible. De fait, les auteurs qui mentionnent le voyage par l'esprit insistent souvent sur les conditions difficiles du voyage réel. Dès Cassiodore, le voyage est assimilé à de « pénibles pérégrinations », tandis qu'au XIV^e siècle, Pétrarque dit voyager sur la carte pour éviter les difficultés du périple : « Je peux aller et revenir vers ces rivages, comme je le veux, en l'espace d'une heure, sans me lasser, le corps et plus encore les pieds intacts, ignorant les désagréments du voyage, les cailloux acérés, les buissons épineux, les roches, la boue, la poussière »⁴. Érasme émet une idée similaire dans le *Dialogue entre un soldat et un chartreux*, et la développe dans le *Colloque des Vieillards*, où le sage et prudent Glycion critique plus sévèrement encore les voyages : « Certes se déplacer ne manque pas de charme, mais les longs voyages, s'ils enrichissent éventuellement l'expérience, présentent aussi de très nombreux dangers. J'estime plus sûr de parcourir le monde entier sur une carte, et je vois bien davantage de choses dans les livres d'histoire que si j'errais, à l'exemple d'Ulysse, sur toutes les terres et les mers du globe pendant vingt ans » (Érasme, 1972, p. 383, l. 166-168 (traduction dans : Érasme, 1992, p. 338⁵).

La dureté et l'inconfort des voyages, bien réels au demeurant, ne forment pas les conditions nécessaires au savoir. D'autant que la connaissance retirée par le voyageur est « fragmentée » : Ptolémée, pour qui les

enquêtes et le voyage constituent pourtant un impératif pour connaître le monde, justifie la nécessité de construire une carte parce que la Terre « est énorme et ne nous entoure pas et ne peut être parcourue par personne, en entier ou en partie » (*Géographie*, I, 1). Ce qui empêche la connaissance parfaite de la Terre par l'homme est justement qu'il l'habite et qu'il ne la voit pas : seule la carte permet de donner une vision en surplomb.

De plus, la connaissance acquise par le voyage est « médiatisée » par le récit, oral ou écrit, ce qui pose la question de la recevabilité du témoignage. Comme le dit Pétrarque dans son *Itinéraire en terre sainte*, écrit pour son ami Giovanni Mandelli, qu'il avait refusé d'accompagner, la connaissance directe n'a de valeur que si celui qui regarde a la culture suffisante pour comprendre ce qu'il voit : « ...nous connaissons beaucoup de choses que nous n'avons pas vues et ignorons beaucoup de ce que nous avons vu » (Pétrarque, 1990, 9, p. 40). Le voyage n'est dès lors qu'un des moyens de la connaissance de l'espace géographique, à la fois indispensable et imparfait ; par conséquent, il ne remplace pas la connaissance acquise à travers la lecture des textes qui reste, de l'Antiquité au XVI^e siècle, le moyen principal par lequel s'acquiert le savoir géographique. Seuls le texte et la carte donnent une connaissance d'ensemble et de détail de la Terre, et permettent de la parcourir « rationnellement ». Dès le VI^e siècle, cette notion est implicite lorsque Martianus Capella, dans le livre VI des *Noctes de Philologie et de Mercure*, fait dire à la Géométrie, qui vient de faire description du monde : « Je viens d'exposer les dimensions des terres et des mers que j'ai parcourues moi-même⁶ ». Écrire une description géographique, c'est « parcourir » le monde.

Une idée similaire est reprise par Guy de Bazoches († 1203), chanoine de Saint-Étienne de Châlons-en-Champagne. Il est l'auteur d'une *Cosmographia* associée à une chronique. Dans sa description du monde, d'un grand intérêt, il exprime aussi l'idée du voyage par l'esprit, dans une mise en scène d'un périple fictif, où le lecteur, à la suite de l'auteur, se déplace en imagination à l'aide du livre (et de la carte), « non à pied mais à l'œil, non

3 « Sapientes viri, tam seculari quam ecclesiastica litteratura edocti, in tabula vel pelle solent orbem terrarum depingere, ut incognita scire volentibus rerum imagines ostendant, quia res ipsas non possunt presentare. Sed nec omnes valent circuire oceanum, ut positiones videant insularum, non omnes possunt adire longinquas regiones, ut aspiciant situs, qualitates et divisiones earum. »

4 Pour le texte latin : Pétrarque, 2004, Sen. IX, 2, VI, p. 168. Dans le passage qui précède, Pétrarque dit se servir d'une « brevissimam cartam » pour le voyage par l'esprit. L'expression est traduite par « simple page ». Mais c'est bien d'une carte dont il s'agit ici (voir N. Bouloux, 2002, p. 195-200).

5 « Habet quidem loci mutatio voluptatis nonnihil, longinque vero peregrinatores, ut prudentiam addunt fortassis, ita plurimum habent periculorum. Mihi videor tutius totum orbem obire in tabula geographica. Neque paulo plus videre in historiis, quam si viginti annos ad Vlyssi exemplum per omnes terras mariaque volitarem. »

6 « Exposita est terrae, quam ipsam peragravi, aequorumque mensura ; nunc ad artis praecepta, ut iussum est, veniemus », Martianus Capella, 2007, VI, 703, p. 61. La notion est reprise et adaptée à un contexte spirituel par Honorius Augustin du nensis, « Sexta civitas est geometria, per quam inquiritur patria. In hac Aratus mappam mundi expandit, in qua Asiam, Africam, Europam ostendit ; montes, urbes, flumina totius orbis enumerat, per quae itinerantes transire commemorat. », Honorius Augustin du nensis, 1854, col. 1244.

corporellement mais par l'esprit, non par le voyage mais par la lecture, et du calme d'un seul lieu, il te transporte dans tant d'autres », ce qui lui permet d'apercevoir les lieux les plus reculés du monde et invisibles par un autre moyen⁷. Mais ici, l'auteur associe le lecteur à son voyage par l'esprit qui figure l'acte de lire et d'écrire. Les données sensibles, qui peuvent être rapportées d'une connaissance directe obtenue par le voyage, doivent par conséquent être rassemblées, ordonnées, interprétées par les savants, dans ce que les historiens contemporains ont souvent désigné avec un certain mépris comme la « géographie de cabinet ».

La *peregrinatio in stabilitate* : du monde monastique à la culture laïque

Dans le monde monastique, la carte joue en outre un rôle spirituel, en relation avec la vision cosmique et la méditation cosmographique (Gautier Dalché, 2009 (1), p. 19-40). D'origine antique, stoïcienne et platonicienne, la vision cosmique, où l'esprit voyage par l'imagination et contemple tout l'univers – par exemple dans le *Songe de Scipion* de Cicéron, que le commentaire de Macrobie diffusa au Moyen Âge – se manifeste sous des formes variées durant le millénaire médiéval. La vision cosmique est rapidement christianisée et se transforme, en quelque sorte en « méditation cosmographique ». En plaçant celui qui la regarde en situation de voir l'ensemble du monde de très haut, la carte simule le regard de Dieu sur le monde et permet des exercices spirituels, visant à la prise de conscience de l'humilité de l'homme face à la puissance divine et à permettre la contemplation de l'œuvre de Dieu (Kupfer, 2016). Dans les premiers siècles du Moyen Âge, le vol céleste est devenu un lieu commun de la littérature monastique ; la vision de saint Benoît, décrite par Grégoire le Grand dans les *Dialogues* et celle décrite dans une vie de saint Colomban constituent les premiers témoignages d'un usage de la carte comme support de la méditation (Gautier Dalché, 2009 (2)). Ces méditations cosmographiques prenant pour support une carte ont connu par la suite des formes diverses.

La question se pose par conséquent de savoir dans quelle mesure l'association de la carte et du voyage par l'esprit a un rapport avec une dimension spirituelle. J'examinerai en premier lieu le thème de la *peregrinatio in stabilitate* qui est appliqué à la cartographie pour la première fois chez Cassiodore et qui est à nouveau

exprimé plusieurs siècles plus tard en des termes et dans un contexte différents, par le chartreux d'Érasme. Chez le premier, la *peregrinatio in stabilitate* clôt en quelque sorte le passage sur l'utilité de la géographie pour les moines : observer et contempler la *Géographie* de Ptolémée convient à des cénobites enfermés dans leur monastère. Il est vrai que Cassiodore n'en dit pas beaucoup plus sur cet aspect. Il est difficile de ne pas voir dans cette remarque la défense du cénobitisme par rapport à d'autres ascèses monastiques, en particulier la *peregrinatio* monastique, une des formes par lesquelles s'exprime l'idée selon laquelle le moine est par nature et par choix un exilé en ce monde. Il serait par conséquent peut-être exagéré de voir chez Cassiodore les prémices d'exercices spirituels, la *peregrinatio in stabilitate* renvoyant plutôt dans son cas aux discussions qui animent le monde des moines sur l'état monastique idéal et les moyens pour y parvenir (Leclercq, 1961, p. 293-311).

À partir du XII^e siècle, cette *peregrinatio* du premier monachisme se mue en idéal de cheminement spirituel intérieur, obtenu à l'intérieur d'une clôture. Or c'est aussi au XII^e siècle que la relation entre carte et méditation mystique est explicitée clairement, comme en témoigne notamment le *Libellus de formatione archæ* de Hugues de Saint-Victor. Comme on le sait, le maître victorin y décrit la construction d'un dessin représentant l'arche de Noé, témoin important des pratiques d'exégèse visuelle dans le monde monastique (Sicard, 1993). Une mappemonde y figure (Gautier Dalché, 2011). Mais il n'est pas fait mention d'un voyage par l'esprit ou d'une association entre voyage et carte, contrairement à l'introduction de la *Descriptio mappe mundi*.

Un siècle plus tard, l'idée du voyage par l'esprit et de la méditation spirituelle me paraît plus sûrement associée chez les bénédictines d'Ebbsfloh, dans un texte bien connu qui surmonte le dessin de la mappemonde et vise à donner une définition de la carte :

Mappa signifie image, d'où *mappa mundi*, image du monde. Jules César fut le premier à en réaliser une par l'envoi de légats dans toute l'immensité du monde habité ; il assembla les régions, les provinces, les îles, les villes, les côtes sablonneuses, les marais, les flots, les montagnes, les fleuves pour les rendre visibles sur une seule page, ce qui n'est pas de petite utilité pour celui qui la lit. Elle indique la direction <à prendre> aux voyageurs et offre la félicité de contempler avec gratitude les choses et les routes⁸.

7 « non pede sed oculo, non corpore sed animo, non agendo sed legendo, et in uno quietum loco per tam multa deduxit », BnF lat. 4998, fol. 40vb ; « pervagari, circuire terram et perambulare eam, fit accessus in recessus visos non aliter », *ibid.*, fol. 39va.

8 « Mappa dicitur forma. Inde mappa mundi id est forma mundi. Quam Iulius Cesar missis legatis per totius orbis amplitudinem primus instituit ; regiones, provincias, insulas, civitates, syrtes, paludes, equora, montes, flumina quasi sub unius pagine visione coadunavit ; que scilicet non parvam prestat legentibus utilitatem, viantibus directionem rerumque viarum gratissime speculationis dilectionem. » Kugler, 2007, vol. 1, p. 42.

Dans ce contexte, la carte est bien d'abord définie par son utilité à la fois pour le lecteur, qui l'examinant avec soin, apprend, et pour le voyageur, qui peut suivre sur la carte un périple, déjà fait ou à entreprendre. Toutes ces opérations sont cependant transcendées par la contemplation spirituelle de l'œuvre divine, qui fait entrer l'immensité du monde dans le monastère en le rendant visible « sur une seule page ».

Les pratiques contemplatives auxquelles se livraient les moniales d'Ebbsford se développent considérablement dans les derniers siècles du Moyen Âge. Comme l'a montré Kathryn Rudy à propos des monastères féminins des Pays-Bas, les nonnes avaient pour habitude de pratiquer des pèlerinages virtuels en s'imaginant par l'esprit en Terre sainte (Rudy, 2011). Un cas bien documenté étudié par M. L. Ehrenschtendner, est à cet égard éclairant : les sœurs du couvent de Sainte-Catherine à Augsbourg, dans le dernier tiers du XV^e siècle, après avoir accepté la réforme qui les enfermait totalement dans leur monastère, obtinrent l'indulgence pour le voyage par l'esprit qu'elles effectuaient à Rome à partir de représentations peintes des principales églises romaines (Ehrenschtendner, 2009). Sans doute les images d'églises ne sont-elles pas des cartes, mais il apparaît ici qu'en termes d'efficacité spirituelle, le voyage par l'esprit, par la contemplation d'images, équivaut complètement au pèlerinage réel qui est désormais interdit aux moniales.

Or nous avons conservé, depuis le XII^e siècle, d'assez nombreuses cartes de Terre sainte, de types variés, qui ont très probablement servi à un usage similaire, soit en faisant revivre au pèlerin le pèlerinage accompli, soit en permettant au lecteur de récits de pèlerinage, qui n'a pu lui-même l'entreprendre, de le vivre par l'esprit. C'est le cas notamment de la carte de Terre sainte dessinée par William Wey, exposée dans la chapelle du monastère d'Edington, dans le Wiltshire, où William Wey s'était retiré, associée à d'autres artefacts représentant l'espace de la Terre sainte –notamment des peintures des lieux saints (Arad, 2012 ; Arad, 2014). Dans la seconde moitié du XV^e siècle, dans un manuscrit d'un frère franciscain, une carte de la Terre sainte, d'ailleurs associée à une mappemonde ptoléméenne et à une carte d'Italie,

indique au-dessus des lieux sacrés un signe montrant que l'on peut y acquérir l'indulgence⁹. Les cartes de Terre sainte fonctionnent à la fois comme des résumés visuels du pèlerinage –permettant de faire ou de revivre par l'esprit le pèlerinage réel-, et par-là, acquièrent le statut d'image dévotionnelle.

Pour autant, toutes les mentions du voyage par l'esprit dans les derniers siècles du Moyen Âge ne sont pas chargées de significations spirituelles. À l'âge de l'humanisme, la vision cosmique, sous la forme d'un vol céleste qui permet à l'esprit « d'embrasser l'univers tout entier » devient un motif fréquent dans la littérature morale, sous l'influence de la diffusion du néo-platonisme. Pétrarque décrit ainsi à deux reprises une vision cosmique, dans le *Secretum* et dans *l'Africa*. Dans *l'Africa*, Pétrarque s'inspire directement du *Songue de Scipion* décrit par Cicéron dans le livre VI de la *République*, commenté par Macrobie. Scipion contemple l'ensemble du monde tandis que son père commente ce qu'il voit : la petitesse du monde vu dans son ensemble alors que les hommes qui y vivent sont persuadés de son immensité ; la vanité de la gloire et la fin de toutes choses. La description est en partie inspirée par les données macrobiennes (division de la sphère en cinq zones climatiques, et leur possibilité d'habitation, synthétisées dans les diagrammes qui accompagnent le *Commentaire sur le songe de Scipion*). L'arrière-plan de cette vision cosmique est profondément platonicien : « Qui sera célèbre à l'extrême Nord et atteindra de son nom la source inconnue du Nil ? Est-il possible que l'homme touché par la gloire à Taprobane, fasse ressentir son nom jusqu'aux rivages de l'Hibernie ? Vers quoi se ruent les vœux des mortels ? Ils souhaitent étendre au loin leur renommée ; mais des barrières serrées les en empêchent. Enfermés dans un cachot étroit, ils se bercent de rêves grandioses »¹⁰.

Plus généralement, dans la culture laïque des XIV^e-XVI^e siècles, l'idée de voir le monde par le truchement d'une carte ou d'un globe terrestre s'est répandue en même temps que cartes et globes sont devenus des objets plus usuels (Maus de Rolley, 2009). Le voyage des héros de roman prend corps dans le réel géographique, mais un réel qui n'est pas perçu « du sol » mais bien

9 Bologne, Bibliothèque universitaire, 2845, fol. 18-19 (carte d'Italie) ; fol. 20-21 (carte de Terre sainte) ; fol. 22-23 (mappemonde de Ptolémée). Description de la carte dans son contexte manuscrit et bibliographie afférente : Bouloux, 2013, Cartographie électorique dans le recueil d'un frère mendiant (Ferrare, seconde moitié du XV^e siècle), p. 443-441.

10 « ... Extrema quis erit bene notus in Artho,

Et Nili ignotum continget nomine fontem.

Quem sua Toprobani commendet gloria et idem

Litus ad Hibernum resonet ? Mortalia quorsum

Vota ruunt ? Amplam cupiunt diffundere famam ;

Septa sed arcta vetant. Angusto carcere clausos

Somnia magna iuvant ; ... »

Africa, II, v. 398-404, dans Pétrarque, 2002, p. 98-99.

d'un point de vue surplombant. Dans le *Roland Furieux*, l'Arioste fait voyager son héros Roger sur le dos d'un hippocriche, dans tout le monde, depuis le Cathay jusqu'à Constantinople. L'Arioste décrit ce que voit son héros à l'aide de cartes, dont sans doute une mappemonde de Ptolémée modernisée (Doroszlai, 1998) ; ce voyage « réel » est le pendant de l'utilisation de la *Géographie* de Ptolémée dont fait mention l'Arioste dans sa troisième satire où il reprend le thème de la carte comme substitut du voyage, dans les mêmes termes que Pétrarque et Érasme :

E più mi piace di posar le poltre
 membra, che di vantarle che alli Sciti
 sien state, agli Indi, a li Etiopi, et oltre.
 Degli uomini son varii li appetiti :
 a chi piace la chierca, a chi la spada,
 a chi la patria, a chi li strani liti.
 Chi vuole andara a torno, a torno vada :
 vegga Inghelterra, Ongheria, Francia e Spagna ;
 a mi piace abitar la mia contrada.
 Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna,
 quel monte che divide e quel che serra
 Italia, e un mare e l'altro che la bagna.
 Questo mi basta ; il resto de la terra,
 senza mai pagar l'oste, andrò cercando
 con Ptolomeo, sia il mondo in pace o in guerra ;
 e tutto il mar, senza far voti quando
 lampeggi il ciel, sicuro in su le carte
 verrò, più che sui legni, volteggiando¹¹.

Revenons donc au *Dialogue entre le soldat et le chartreux*. Érasme y présente le monastère comme l'équivalent du monde ou plus exactement comme contenant le monde tout entier : c'est bien la carte qui opère le lien entre intérieur et extérieur, précisément parce qu'elle est le vecteur d'une *peregrinatio in stabilitate*. La carte est un moyen de connaissance adaptée à la vie monastique. Chez Pétrarque, chez Érasme, chez l'Arioste, un thème nouveau est désormais associé au voyage par l'esprit, éloigné de la mystique monastique, celui du plaisir intellectuel à suivre sur la carte, en s'épargnant les inconvénients du voyage, la géographie du monde. En cela, nulle valeur spirituelle chrétienne n'est accordée à la carte, mais le voyage céleste peut se charger de significations néo-platoniciennes où la vue d'en haut permet à la fois de découvrir les secrets de l'univers par le moyen de la connaissance et de méditer sur la vanité de la condition humaine.

Carte, pratiques savantes et techniques de visualisation

Ce plaisir intellectuel provient de pratiques savantes liées à l'utilisation des cartes, qui rassemblent « en une seule page » les données du monde qu'elles ordonnent spatialement et visuellement. Le voyage par l'esprit sur la carte est possible parce qu'elle rend visible les moindres lieux, ce qui suppose qu'elle soit considérée comme un objet fiable, en mesure d'être un vecteur de connaissances.

C'est justement parce que la carte possède un haut degré de fiabilité qu'elle peut être un substitut du voyage, ce que montrent tous les textes déjà évoqués. À ce titre, elle peut même être conçue comme un moyen de gouvernement. Francesco Patrizi, évêque de Gaète et ami de Pie II expose dans le livre III de son *De regno et regis institutione* (vers 1481-1484), dédié à Alphonse, duc de Calabre, quelques principes relatifs à l'utilité de la géographie pour le prince. Dans le chapitre III, il montre la nécessité pour le prince de la connaissance du monde, acquise par le voyage dans les pays lointains comme l'unique moyen de prendre conscience de la diversité des mœurs et des lois qui les régissent. L'acquisition de ce savoir est la condition de l'accomplissement moral du prince et de son aptitude à bien gouverner¹². Ces principes sont cependant impossibles à réaliser sauf par le truchement de la lecture approfondie des géographes et par l'examen de la carte. On reconnaît ici les notions énoncées par Strabon dans sa *Géographie*, où la connaissance de l'espace géographique associée à l'étude des peuples qui l'habitent est conçue comme un moyen indispensable de gouvernement. Ces idées sont reprises par le géographe ferrarais Sebastiano Compagni, lorsque s'adressant au pape à qui il offre son traité de géographie en 1509, il l'enjoint à lire son œuvre à ses moments de repos, de sorte à pouvoir « voyager par l'esprit¹³ ». Nicolas de Nicolay se réfère à ces mêmes notions un siècle plus tard. Ce n'est par conséquent plus seulement le plaisir savant dont il est question ici, mais aussi la formation du prince par la géographie, son élévation intellectuelle et sa capacité à agir sur le monde.

En tant qu'objet efficace de connaissances sur le monde, la carte peut légitimement servir à construire un texte (Gautier Dalché, 2016). L'écriture d'un voyage fictif sur la base d'une carte associée à des textes est désormais reconnue. C'est le cas par exemple, de Guy de Bazoches, évoqué ci-dessus, qui construit sa description du monde

11 *Le satire*, III, v. 49-66, dans Ludovico Ariosto, 1954.

12 « Et hoc etiam concludendum, utilem admodum iuuenibus esse longinquam peregrinationem, plurimamque doctrinam ac rerum experientiam praestare, et praesertim illis, qui aliis praefuturi sunt, quorum peritia, multis mortalibus prodest et eos ad bene beateque vivendum instituit, quod quidem proprium officium eius est, qui multitudinem regit, », Francesco Patrizi, 1582, fol. 140).

13 « animo peregrinari possis », Vat. lat. 3844, fol. 1 v.

à partir de l'association de textes et d'une carte, qui n'est jamais mentionnée. La forme générale du texte est celle d'un périple fictif, ce qui se traduit par des images visuelles récurrentes associées à des expressions relatives au voyage par l'esprit (Gautier Dalché, 2016). Au XIV^e siècle, Pétrarque construit son *Itinéraire en Terre sainte* à partir d'une carte marine et associe de la même manière voyage et vision, combinés avec des mentions constantes relatives à la mémoire. Un de ses contemporains, Fazio degli Uberti use de moyens similaires dans le *Dittamondo*, un voyage fictif accompli par le narrateur guidé par le géographe antique Solin, en vue d'exposer le monde au lecteur. L'ordre géographique du texte est fourni par une carte marine (Bouloux, 2015).

Le voyage par l'esprit sur une carte peut être aussi lié à un processus d'apprentissage, où est en œuvre un recours similaire à la capacité de visualisation. Depuis le haut Moyen Âge, la carte joue un rôle important dans l'enseignement, ce que rappelle au XIII^e siècle Boncompagno da Signa dans sa *Rhetorica novissima*, écrite en 1235, un manuel de rhétorique destiné aux étudiants en droit de Bologne. La carte servant cette fois avant le texte à mémoriser l'ordre du monde :

Comment confier à sa mémoire le nom des provinces, villes, divers lieux et fleuves.

Que celui qui désire se rappeler les noms des provinces, des villes, des fleuves et des lieux examine avec attention une mappemonde sur laquelle sont dessinés avec leur légende toutes les provinces du monde, les îles, les lieux déserts, les villes célèbres, les mers et les fleuves. Qu'il lise également Solin, qui a nommé et distingué les parties du monde et spécifié les douze merveilles.¹⁴

Comme chez Cassiodore, la connaissance géographique s'apprend dans l'association entre la carte (ici une mappemonde détaillée) et le texte, à la différence cependant que Boncompagno da Signa part de la lecture de la carte, avant de recourir au texte. C'est le signe d'une promotion de l'image depuis le XII^e siècle. Ce passage est inséré dans le livre 8 de la *Rhetorica novissima*, un traité sur la mémoire où sont notamment abordés les arts de la mémoire, fondés sur des techniques visuelles mentales qui permettent d'assimiler des connaissances. Mais, à la différence des objets servant à accrocher la mémoire (palais de la mémoire où sont rangés par ordre les objets à mémoriser ; alphabets imaginaires),

la carte dessine les objets et les noms à mémoriser. Néanmoins, le recours à la carte comme artefact utile à la mémorisation s'explique avant tout parce qu'elle visualise le monde.

Cette utilisation pédagogique et scolaire, liée aux processus de visualisation, est relativement fréquente. Encore au XV^e siècle, Battista Guarini, fils de Garin de Vérone, et auteur d'un manuel d'enseignement humaniste, le *De ordine docendi et studendi*, conseille aux précepteurs d'enseigner la géographie, à partir essentiellement de Pomponius Mela et de Strabon, en vue de comprendre les auteurs. Nous sommes ici dans la droite ligne de l'utilité de la géographie pour les humanistes, qui est de comprendre parfaitement l'espace antique qui sert de cadre à l'expression poétique. Battista Guarini ajoute que l'élève doit avoir mémorisé la carte de Ptolémée :

À ce stade, il sera très utile de bien connaître la carte de Ptolémée de sorte que les élèves puissent rapporter à la carte, par les yeux de l'esprit, chaque lieu décrit et qu'ils perçoivent les choses elles-mêmes comme dans la réalité. Autrement, en effet, la description du monde reste obscure¹⁵.

La mémorisation de la carte permet de visualiser les lieux mentionnés par les auteurs et de clarifier l'image du monde. L'image cartographique mentale sert de substitut à la réalité et présente l'avantage d'être constamment utilisable.

Deux aspects importants se dégagent. En premier lieu, le voyage par l'esprit s'effectue sur tous types de cartes : les mappemondes murales ou insérées dans les manuscrits, comme le montre la carte d'Ebstorf ; les cartes marines, dès lors qu'elles se sont, et fort précocement, diffusées dans les milieux savants ; les cartes de Ptolémée à partir du XV^e siècle ; les cartes régionales représentant la Terre sainte. C'est donc en réalité la carte en soi, quel que soit ce qu'elle représente et la manière dont elle le représente, qui est susceptible d'être un substitut au voyage. Mais c'est aussi le texte, associé ou non à une carte, qui permet d'opérer le voyage par l'esprit. Lorsque Cassiodore conseille aux moines de Vivarium le parcours par l'esprit à l'aide de la *Géographie* de Ptolémée, il ne faut pas oublier la nature de l'ouvrage, fondé sur l'association d'une liste de

14 « Quomodo possit aliquis provinciarum, urbium, diversorum locorum et fluminum nomina memorie commendare. Qui desiderat provinciarum, urbium, fluminum et locorum nomina memoria (sic) commendare, inspiciat mappam mundi in qua sunt omnes provincie orbis, insule, deserta, famose civitates, maria et flumina cum subscriptionibus suis depicta. Legat etiam Solinum qui partes orbis terrarum nominat et distinguit, et specificat duodecim mirabilia mundi. Legat philosophos atque poetas, qui de huiusmodi tractaverunt, nec omittat vetus testamentum et historias Romanorum in quibus poterit magnam copiam invenire. » Boncompagno da Signa, 1892, p. 279.

15 « Ad hanc rem etiam perutile erit Ptolemaei picturam habere familiarem, ita ut in omnium locorum descriptione oculos mentis ad eam figuram applicent, et quasi praesentes rem ipsam intueri videantur. Aliter enim orbis descriptio quandam plerumque importat obscuritatem. » Guarini, 2002, p. 52-54.

toponymes et de cartes – dont l'exécution par Ptolémée n'est pas assurée. De même, Guy de Bazoches décrit le voyage par l'esprit effectué par le lecteur à partir du texte et non pas d'une carte (même si Guy de Bazoches s'est effectivement servi d'une carte pour composer sa description). Encore au XVI^e siècle, le trésor que Nicolas de Nicolay compte fournir au roi et à sa mère comporte, dans son projet du moins, des cartes. Mais ce qu'il offre est aussi une description textuelle, et si on lit avec attention la lettre dédicatoire, l'idée que l'on puisse « voir à l'œil et toucher du doigt » concerne bien aussi la description du Berry. Il n'y a là rien d'étonnant quand le terme même de *mappa mundi* désigne aussi bien un texte qu'une carte. Et c'est donc autant à un texte qu'à une carte que l'acte de voir est constamment associé. Dans le *De natura loci*, Albert le Grand commence la description du monde qui constitue la troisième partie du traité par exposer son projet :

La description que nous entreprenons, nous ne la faisons pas sous la forme d'une figure mais sous la forme d'une narration en vue de montrer le site du monde, ce qui s'y trouve, dans quelle partie et sous quel ordre, et ainsi chacun pourra imaginer pour lui une figure de l'habitable¹⁶.

Or, cette description est en fait la reprise de la *Cosmographia* du Pseudo-Aethicus (VII^e siècle), un texte constitué de listes des objets géographiques, et c'est à partir de cette liste que le lecteur est invité à *visualiser* pour lui-même l'image du monde.

Comment concrètement le texte peut-il produire le même effet visuel que la carte ? Cela tient probablement aux techniques de visualisation mentale auxquelles les lettrés médiévaux sont accoutumés, ce qui explique l'association fréquente entre l'œil corporel et l'œil de l'esprit, qui s'articulent par la faculté de l'imagination (Obrist, 2014 ; Crowther et Barker, 2013). L'exégèse visuelle (ici l'examen approfondi de la carte), est le support des activités spirituelles mais aussi des activités cognitives. Le texte décrivant le monde dessine avec des mots, fonctionne comme une mappemonde et permet de discerner l'invisible, comme le rappelle Fazio degli Uberti :

16 « Descriptionem autem, quam inducimus, in figura non ponemus, sed continue narrabimus situm orbis ostendentes quid, in qua parte et quo ordine situm est, et tunc quilibet etiam per se figuram habitationis potest imaginari ». Albert le Grand, 1980, p. 29-30.

17 « Io so bene che quanto t'ho mostrato
che la vista nol cerne apertamente
per lo spazio ch'è lungo, dov'io guato. »
Ma quando l'uom, che bene ascolta e sente,
ode parlar di cosa che non vede
imagina con gli occhi de la mente. »

Fazio degli Uberti, 1952, *Dittamondo*, III, 9, v. 76-81, p. 210.

18 « Tunc datur mihi facultas girum mundi carnis et mentis oculos pervagari, circuire terram et perambulare eam. Fit accessus in accessus visos non aliter et nisi taliter inaccessos, licet intueri, si libet, quo Libero patri, quod magno libuit, sed non licuit Alexandro », BnF, lat. 4998, fol. 39ra.

Je sais bien que je t'en ai montré plus
Que ce qui se discerne par la vue
tant l'espace est immense d'où j'observe.
Mais l'homme qui écoute et entend attentivement
entend parler de choses qu'il ne voit pas
et imagine avec les yeux de l'esprit¹⁷.

C'est une activité intellectuelle de même nature que décrit Guy de Bazoches à l'orée de sa description. Par l'étude, « la pensée découvre ce qui est caché à l'œil » et par l'examen du monde – par le moyen des textes et de la carte - est donnée « la faculté de voyager autour du monde par l'œil de l'esprit et de la chair, de parcourir le cercle de la terre d'un bout à l'autre. Ainsi parvient-on à des lieux invisibles autrement et qui ne sont accessibles que par ce moyen, de sorte que l'on peut examiner à volonté ce qui a plu à Liber Pater, à Hercule, à Alexandre, mais que celui-ci n'a pas été autorisé à voir¹⁸».

Conclusion

Voyager par l'esprit sur une carte (ou à partir d'un texte) n'est pas seulement une banalité littéraire. Cela correspond à des pratiques intellectuelles et spirituelles profondément diffusées au Moyen Âge et au XVI^e siècle. Sans doute hérité des époques antérieures - et je songe ici à Properce décrivant Aréthuse suivant les expéditions militaires de Lycotas sur une carte (Properce, 1834, *Élégies*, IV, 3, p. 288-289) - le thème du voyage par l'esprit sur la carte se développe, se renouvelle, s'adapte durant le millénaire médiéval.

Travailler sur une carte, que ce soit à des fins spirituelles, scolaires ou par simple plaisir intellectuel est souvent assimilé à un voyage par l'esprit dominé par le sens de la vue parce que la carte par nature est conçue comme suppléant la connaissance directe, voire même comme supérieure à l'expérience sensible. Mais lire une carte n'est pas seulement un repérage des toponymes, des vignettes, en un mot des lieux représentés, exercice simple seulement en apparence. La lecture d'une carte est aussi souvent associée à des expériences de visualisation, caractéristiques d'abord du monde monastique et des méthodes de la méditation, puis de la culture des laïcs lorsqu'elle celle-ci s'autonomise dans les derniers siècles

du Moyen Âge. Cette capacité à voir s'accompagne d'exercices de mémorisation et de la faculté de visualiser mentalement une carte que l'on n'a pas ou plus sous les yeux, ce qui atteste aussi d'une culture cartographique vivace et largement répandue.

Bibliographie

- Albert le Grand**, 1980, éd. P. Hossfeld, *De natura loci, Opera Omnia*, t. V, I, pars. II, Cologne.
- Arad P.**, 2012, « Pilgrimage, Cartography and Devotion : William Wey's Map of the Holy Land », *Viator*, 43,1, p. 301-322.
- Arad P.**, 2014, « As If You Were There : the Cultural Impact of two Pilgrim's Mps of the Holy Land », dans *Visual Constructs of Jerusalem*, éd. B. Kühnel, G. Noga-Banai et H. Vorholt, Turnhout, p. 307-316
- Boncompagno da Signa**, 1892, éd. A. Gaudenzi, *Rhetorica novissima, Scripta anecdota glossatorum*, t. II (*Scripta anecdota antiquissimorum glossatorum*), Bologne, (*Bibliotheca iuridica medii aevi*)
- Bouloux N.**, 2002, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout (Terrarum Orbis, 2).
- Bouloux N.**, 2013, « L'espace habité », dans Gautier Dalché P., dir., *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout (L'Atelier du médiéviste, 13).
- Bouloux N.**, 2015, « Carte marine et culture visuelle chez Giovanni Villani et Fazio degli Uberti », *Pour une histoire de l'espace au Moyen Âge : Textes et cartes*, CEHTL, 7, Paris, Lamop, 2014 (1^{ère} édition en ligne 2015).
- Cassiodore**, éd. R. A. B. Mynors, 1937, *Institutiones divinarum litterarum*, Oxford.
- Crowther K. M. et Barker P.**, 2013, « Training the Intelligent Eye : Understanding Illustrations in Early Modern Astrology Texts », dans *Isis*, 104, 3, p. 429-470.
- Doroszlai A.**, 1998, *Ptolémée et l'hippogriffe. La géographie de l'Arioste soumise à l'épreuve des cartes*, Turin.
- Ehrenschtendner M. L.**, 2009, « Virtual Pilgrimages? Enclosure and the Practice of Piety at St Katherine's Convent, Augsburg », *The Journal of Ecclesiastical History*, 60 :1, p. 45-73
- Érasme**, 1972, éd. L. E. Halkin, F. Bierlaire, R. Hoven, *Colloquia*, dans *Erasmii opera omnia*, Amsterdam, 1968.
- Érasme**, 1992, traduction et présentation É. Wolff, *Colloques*, Paris
- Fazio degli Uberti**, 1952, éd. G. Corsi, *Il Dittamondo e le rime*, Bari.
- Francesco Patrizi**, 1582, *De regno et regis institutione libri IX*, Paris, apud A. Gorbinum.
- Gautier Dalché P.**, 1988, La « *Descriptio mappe mundi* » de Hugues de Saint-Victor. *Texte inédit et commentaire*, Paris, Études Augustiniennes.
- Gautier Dalché P.**, 2009 (1), *La Géographie de Ptolémée en Occident (IV^e-XVI^e siècle)*, Turnhout, Terrarum orbis 9.
- Gautier Dalché P.**, 2009 (2), « Pour une histoire des rapports entre contemplation et cartographie au Moyen Âge », dans *Les méditations cosmographiques à la Renaissance (Cahiers V. L. Saulnier, t. 26, 2009)*, p. 19-40.
- Gautier Dalché P.**, 2011, « "Réalité" et "symbole" dans la géographie de Hugues de Saint-Victor », dans *Ugo di San Vittore. Atti del XLVII Convegno storico internazionale* (Todi, 10-12 ottobre 2010), Spolète, p. 359-381
- Gautier Dalché P.**, 2016, « Comment et pourquoi décrire une mappemonde au Moyen Âge », dans Chastang P., Henriot P., Soussen-Max C., *Figures de l'autorité médiévale : mélanges offerts à Michel Zimmermann*, Paris, p. 69-88.
- Guarini B.**, 2002, éd. L. Piacente, Edipuglia, *La didattica del greco e del latino. De ordine docendi ac studentium et altri scritti*, Bari, p. 26-70.
- Honorius Augustodunensis**, 1854, *De exilio Animae et patria animae*, Patrologie Latine, 172.
- Kugler H.**, 2007, *Die Ebstorfer Weltkarte*, Berlin.
- Kupfer M.**, 2016, *Art and Optics in the Hereford Map*, Yale University Press, New Haven, Londres.
- Leclercq J.**, 1961, « Monachisme et pérégrination du XI^e au XII^e siècle », *Studia monastica*, 3.

- Ludovico Ariosto**, 1954, *Le satire*, éd. Cesare Segre, dans *Opere minori*, Milan-Naples.
- Martianus Capella**, 2007, texte établi et traduit par B. Ferré, *Les noces de Philologie et de Mercure, livre VI, La Géométrie*, Paris, Les Belles Lettres.
- Maus de Rolley T.**, 2009, « Le globe et le chevalier : variations sur la méditation cosmographique dans la fiction chevaleresque de la Renaissance », dans *Les méditations cosmographiques à la Renaissance (Cahiers V. L. Saulnier, t. 26)*, p. 113-140.
- Nicolay Nicolas de**, 1883, éd. A. Aupetit, *Description générale du païs et duché de Berry et diocèse de Bourges*, Châteauroux.
- Obrist B.**, 2014, « Démontrer, montrer et l'évidence visuelle : les figures cosmologiques de la fin de l'Antiquité à Guillaume de Conches et au début du XIII^e siècle », dans Lutz E. C., éd., *Diagramm und Text : diagrammatische Strukturen and die Dynamisierung von Wissen und Erfahrung*, Wiesbaden, p. 45-78.
- Pétrarque**, 1990, *Itinerario in Terra Santa*, éd. Fr Lo Monaco, Bergame.
- Pétrarque**, 2002, *L'Afrique*, Introduction, traduction et notes de Rebecca Lenoir, Grenoble.
- Pétrarque**, 2004, *Lettres de la vieillesse*, livres VIII-XI-*Rerum senilium libri VIII-XI*, éd. E. Nota, traduction de Cl. Laurens, présentation et notes de Ugo Dotti, Paris.
- Properce**, 1834, *Élégies*, traduction par J. Genouille, Paris.
- Rudy K. M.**, 2011, *Virtual Pilgrimages in the Convent. Imagining Jerusalem in the late Middle Ages*, Turnhout.
- Sicard P.**, 1991, *Hugues de Saint-Victor et son école*, Turnhout.
- Sicard P.**, 1993, *Diagrammes médiévaux et exégèse visuelle : le Libellus de formatione arche de Hugues de Saint-Victor*, Turnhout.